

PENSIVITÉ

Hans Blumenberg, traduit de l'allemand par Denis Trierweiler

Réseau Canopé | « Cahiers philosophiques »

2010/3 n° 123 | pages 83 à 87

ISSN 0241-2799

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques-2010-3-page-83.htm>

!Pour citer cet article :

Hans Blumenberg, Traduit de l'allemand par Denis Trierweiler, « Pensivité », *Cahiers philosophiques* 2010/3 (n° 123), p. 83-87.

DOI 10.3917/caph.123.0083

Distribution électronique Cairn.info pour Réseau Canopé.

© Réseau Canopé. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES INTROUVABLES DES CAHIERS

PENSIVITÉ¹

Hans Blumenberg

Toute vie tend à donner, sans différer et sans hésiter, ses réponses aux questions qui se posent à elle. Le schéma de l'excitation et de la réaction est certes une trop grande simplification de l'état des choses, mais il est tout de même l'idéal secret du zèle fonctionnel du comportement organique.

L'homme seul se permet la tendance opposée. Il est l'être qui hésite. Ce serait là un manquement, comme ceux que la vie ne pardonne pas, si le désavantage n'était compensé par un déploiement de réalisations dont le résultat est ce que nous appelons l'expérience. Le fait que nous ne percevions pas que des signaux, mais aussi des choses, repose là-dessus que nous avons appris à attendre de voir ce qui, à chaque fois, se montre *encore*. Il se peut que l'indécision risquée devant l'alternative : *fuite ou agression* ait été le premier pas, qui ne pourra jamais être retrouvé par nulle fouille, vers la culture comme renoncement aux solutions rapides, aux voies les plus directes.

Si on la mesure à la norme de la fonction pure et simple, on peut tout à fait comprendre l'hésitation comme la conséquence d'un dérangement : un changement de biotope, ou une modification de la flore et de la faune par une fluctuation climatique, pourraient avoir troublé, déformé, défiguré le caractère univoque et familier des données environnementales pour le comportement. La synthèse, célèbre dans la théorie de la connaissance, d'une diversité de sensations aurait alors procédé du manque de clarté, de l'étrangement de l'environnement.

■ 1. *N.d.T.* : Ce texte est la traduction de « *Nachdenklichkeit* », le discours de Hans Blumenberg lors de l'obtention du prix Sigmund Freud de la ville de Darmstadt, en 1980. La *laudatio* qui l'introduisait fut prononcée par Odo Marquard. Les deux textes, parus dans la deuxième livraison, 1980, du *Jahrbuch* de la « Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung » ne sont évidemment pas faciles d'accès et il n'en existe pas de réédition. D'où notre décision de traduire ce petit joyau. S'agissant du néologisme « pensivité », nous l'avons retrouvé, après-coup, ici et là, chez des auteurs français tels que Jaques Rancière par exemple, et sans autre forme d'explication. Il nous a semblé que c'était la meilleure façon, ou plutôt, la moins mauvaise, de rendre « *Nachdenklichkeit* ».

Il n'y a pas de jouissance fonctionnelle dans l'hésitation, mais dans le diffèrement forcé de l'action pourrait avoir été trouvée une jouissance à hésiter. Chaque abri supplémentaire nouvellement conquis aurait permis d'élargir l'espace de jeu de tels gains de jouissance. La vie exige de la rationalité, mais à ses enfants gâtés, elle accorde le vécu du désintéressement. C'est de là que naît toute culture. Même dans ses expressions les plus primitives – la parure, l'ornement d'un instrument utile – est contenu le geste du gain en désintéressement, de l'économie suspendue. L'hésitation, comme perplexité momentanée, comme simple exploitation d'un délai, peut se transformer en une compétence qui a une autre valeur vitale que celle de l'évaluation des options.

Pour cette valeur vitale, les équivalents langagiers semblent largement usés. Par exemple cette contemplation [*Beschaulichkeit*] de l'âge dont on parlait jadis, et dans laquelle ce qui importait ne devait pas être de contempler [*beschauen*] une chose pour s'en accommoder. La pensivité [*Nachdenklichkeit*] non plus ne jouit pas de la bienveillance des contemporains, qui exigent à tout le moins que l'on prenne plaisir à la décision. La pensivité passe pour une inutile et indécente perte de temps. Penser, et penser sur la pensée, peut conférer une compétence disciplinaire ; mais la pensivité n'est revendiquée par nulle profession ni discipline comme l'une de ses composantes.

Notre image de la pensée est qu'elle instaure le lien le plus court entre deux points, entre un problème et sa solution, entre un besoin et sa satisfaction, entre les intérêts et leur consensus – le long du fil discursif par lequel des enfants critiques doivent déjà parvenir à des déductions et à des émancipations rapides.

Certes, celui qui est pensif jouit d'indulgence. On n'attend pas de résultats de sa part lorsqu'il se met en mouvement. Il n'énerve personne, quoi qu'il fasse ou plutôt ne fasse pas, et surtout pas lui-même. L'une des descriptions de la pensivité est que l'on se laisse passer par la tête ce qui vient, comme ça vient.

Il y a dans la pensivité un vécu de liberté, surtout de liberté de la déviation. La largeur de bande dans laquelle on réagit à la déviation va des apogées de l'humour jusqu'à la désespérance pure et simple de ceux qui aimeraient voir progresser une affaire.

Aucune intersubjectivité ne peut autoriser ses membres à quitter la ligne de l'alliance fonctionnelle. L'excursus exige des degrés de liberté que l'on ne peut pas se permettre dans le discours des facultés de penser. Les stratégies dialogiques ne laissent personne à sa pensivité. Car en elle, il serait permis de laisser passer ceci pour cela, de desserrer la sévérité du contrôle et, à cette fin, de n'assigner aucune mesure à la grandeur des questions. On peut douter qu'une pensée sur le sens de la vie, selon les règles de l'art, soit possible ; mais sur ce point, on pourra rester pensif, sans jamais s'approcher davantage d'une réponse – et ne serait-ce qu'une seule parmi beaucoup de réponses possibles, et finalement tout de même pas possible.

La philosophie passe pour savoir discipliner avec méthode de telles questions, et à la limite, pour les interdire en raison du caractère manifes-

tement inatteignable, de façon fiable, de leurs réponses. La pensée réglée apparaît très éloignée de la simple pensivité. Mais de nombreuses figures de la philosophie militent contre une telle séparation. Socrate était-il un penseur dans le sens d'une telle sévérité? Son gain aurait alors été le plus maigre de tous les gains possibles : que pouvait-on bien gagner à savoir que l'on ne sait rien? Et que pouvait-on gagner à attirer ou à précipiter ironiquement même les autres, qui se croyaient en possession de savoir, dans la perplexité? À moins que l'on ne comprenne cela comme la reconduite de la pensée à la pensivité, comme son origine et son sol, qu'elle doit certes quitter, mais vers lesquels elle doit aussi, toujours à nouveau, retourner.

On peut appeler cela le sol du monde de la vie. C'est sur ce sol que la philosophie a vaincu tous les doutes sur la justification de son existence, à la surprise de ses fossoyeurs. Non pas que je pose l'équivalence entre la philosophie et la pensivité, mais je ne la laisse pas nier qu'elle vient d'elle et qu'elle la sert. Sa figure idéale n'est pas exclusivement le « penseur » qui se protège selon toutes les règles de l'art, et qui, à force de réflexion méthodique, est empêché de marcher. Car sinon, Socrate, Diogène, Kierkegaard ou Nietzsche seraient-ils entrés dans son histoire?

Avant sa mort dans le cachot, Socrate s'est tourné vers les fables d'Ésope, qui étaient familières aux Grecs depuis la plus tendre enfance. Ce fait infime est une indication dont j'aimerais un instant suivre la trace.

La fable ésopienne est une configuration de grande, et tout de même artistique simplicité. J'en donne un exemple :

«Un jour un vieillard ayant coupé du bois, le chargea sur son dos. Il avait un long trajet à faire. Fatigué par la marche, il déposa son fardeau et il appela la Mort. La Mort parut et lui demanda pour quel motif il l'appelait. Le vieillard répondit : "C'est pour que tu me soulèves mon fardeau" [...].»

On sent que la petite histoire, la plus petite possible, dès que l'on se laisse aller, rend pensif. Rien d'autre et rien de plus que pensif.

Mais, il se trouve que les fables qui nous ont été transmises sous le nom d'Ésope, ne sont pas encore au bout avec ce qu'elles racontent. Elles contiennent des sentences sur ce qu'elles doivent, ou ont dû, enseigner : leur *Epimythion*, la morale de l'histoire.

De tout temps, les humanistes et les philologues ont été frappés par la relation faussée, ou l'absence de relation, entre ces sentences pédagogiques et les histoires auxquelles elles sont rapportées. Une fois que l'on s'est laissé aller à la pensivité que la fable induit, sa « morale », en tant que le résultat prétendu qu'il faut y lire, est souvent, non pas seulement dégrisante, mais bouleversante et torturante dans son incompréhension. Bien que, pour ainsi dire aucune de ces sentences ne puisse véritablement être qualifiée de fausse, elles ont toutes quelque chose d'étrange, et d'inexplicablement déplacé.

Dans le cas de la fable que j'ai choisi, « Le vieillard et la mort », il est écrit depuis longtemps, mais peut-être pas depuis les temps les plus anciens, que l'histoire (*logos*) montre que tout homme aime la vie (*philozoos*), même si elle est misérable.

Assurément pas faux, et néanmoins décevant. Non pas seulement une triste réduction du sens de la fable, mais le dérangement de la pensivité tout juste réveillée. Elle est contrainte de mesurer la significativité du parcimonieux récit à la banalité de la morale ; obligée à la suspicion : un tel chef-d'œuvre aurait vraiment pu être conçu pour aboutir à une telle quintessence ?

S'essaye-t-on soi-même à extraire ce que communique prétendument la fable, et l'on remarque vite que toute phrase que l'on énonce ici aplatit la profondeur de ce qui ne peut être que circonscrit, mais non pas saisi, dans la pensivité. Aussi juste qu'il puisse être qu'il ne saurait exister aucun degré de misère de la vie qui la dévaloriserait totalement, cela exclut trop de choses pour pouvoir être accepté.

J'aimerais maintenant faire un petit pas de plus en disant que la pensivité que la fable induit a à voir avec la pensivité qui se présente dans la fable. Car, le vieillard dont il est question n'est pas un « penseur » qui, entre le dépôt du fardeau et l'arrivée de la mort, aurait changé son point de vue sur la non-valeur de la vie. Mais c'est quelqu'un qui apprend, dans le diffèrement, le gain qu'il permet. Il s'est débarrassé de l'insupportable fardeau parce qu'il est résolu à en finir et veut attendre la mort. Mais le dépôt de la charge lui donne le délai nécessaire pour reprendre son souffle, pour voir ce qui l'entoure, pour regarder une fois encore le monde inaperçu sous le fardeau, et pour réaliser maintenant quel serait le prix pour se débarrasser définitivement du fardeau. C'est pendant cette pensivité que la mort arrive, elle avait été appelée : et il semble que le vieillard lui demande une prolongation *du* délai qu'il s'était tout d'abord procuré par sa lassitude de la vie.

La fable ne dit rien de ce qui a bien pu passer par la tête du vieillard pour l'inciter à inviter la mort à l'aider à porter la charge, comme si elle avait été appelée pour cela. C'est justement à travers ce à quoi elle renonce que la fable nous aménage l'espace de jeu de la pensivité.

Mais il s'instaure aussi de la pensivité à travers la relation fautive entre la fable et la morale. On aimerait presque croire que l'*Epimythia* a uniquement été inventée pour démontrer aux auditeurs et aux lecteurs quel maigre bénéfice il y avait à tirer un enseignement de l'histoire, à la ramener à une phrase conclusive et facilement transportable – alors que ce qui importerait serait de provoquer un état, une disposition, une circonspection qui préserve de telles phrases. La pensivité est aussi un délai contre les résultats banals que nous livre justement la pensée lorsqu'on s'interroge sur la vie et la mort, le sens et le non-sens, l'être et le rien.

Mon résultat – car, pour raisons professionnelles, je suis tenu d'en donner un – est qu'il incombe à la philosophie de conserver, si ce n'est de renouveler, quelque chose de l'origine, relevant du monde de la vie, qu'elle prend dans la pensivité. C'est pourquoi elle ne doit pas être liée à des attentes précises sur le type de ses résultats. Le lien rétroactif au monde de la vie serait détruit si le droit de questionner de la philosophie était réduit par la mise à la norme des réponses, ou simplement par la contrainte de se soumettre d'entrée de jeu à la question et à la discipline de la possibilité de répondre aux questions.

La philosophie ne fait que représenter ce qui est un constat bien plus général dans toute culture : que l'on ne saurait opprimer ses besoins et ses questions élémentaires par leur prétendu dépassement. Culture veut dire aussi : respecter les questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre, qui ne font que nous rendre pensifs, et nous permettent de le rester. Heine a déversé son ironie sur Kant en affirmant qu'il n'aurait écrit la deuxième critique, celle de la raison pratique, avec les thèmes de la pensivité – liberté, existence de dieu, immortalité – que par affection pour son vieux serviteur Lampe. Lorsque l'arrogance du moqueur s'est tue, on devient pensif : se pourrait-il, à la fin, que ce soit vrai ?

Il est inutile de citer les noms vénérables. S'agissant du monde de la vie, nous voulions, et nous voulons savoir où nous en sommes. Et bien qu'entre-temps il nous faille être sûrs qu'il n'y aura pas de réponses à formuler, ni de réponses formulées à imposer, nous ne nous laissons pas aisément mouvoir au renoncement, juste par moments, juste en faisant confiance à des ersatz de réponses. Où en sommes-nous ? Nous pensons à cela parce que nous avons été dérangés dans le fait de ne pas y penser.

Pensivité veut dire : tout ce qui allait de soi ne va plus autant de soi qu'avant. Voilà tout. ■

Traduit de l'allemand par Denis Trierweiler,
Université européenne de la recherche